



Frédéric Beigbeder dans le Taxi de Jérôme Colin



Frédéric Beigbeder : Bonjour, Monsieur. Je vais au Salon du livre de Bruxelles. Vous savez où c'est ?

Jérôme : Oui. En Belgique, on appelle ça la Foire du livre.

Frédéric Beigbeder : La Foire du livre, tout à fait. C'est probablement un terme plus approprié.

Jérôme : Oui. C'est pas trop tôt, je vous ai attendu.

Frédéric Beigbeder : J'ai raté mon train. Je suis navré. Je suis vraiment désolé. Je suis sorti tard hier soir...

Jérôme : Oui mais quand on sait sortir, on sait se lever. C'est ce que disait mon père.

Frédéric Beigbeder : Ça commence bien la conversation. Est-ce que je peux manger ces bonbons ?

Jérôme : Oui.

Frédéric Beigbeder : C'est gentil. Vous en voulez un ?

Jérôme : Non.



Frédéric Beigbeder : Non, je veux dire que je m'étais réveillé à 10h et puis j'avais des textes à écrire et à envoyer, j'ai pas vu l'heure tourner et... Ça n'empêche pas que j'ai la gueule de bois, ça a aussi un rapport avec la gueule de bois probablement. J'ai pris de train de 13h au lieu de 12h30, ça va quoi.

Jérôme : Oui, c'est juste moi qui ai attendu dans le froid, c'est pas grave.

Frédéric Beigbeder : Non mais... je suis désolé mais... c'est très mal élevé, oui, c'est vrai, j'ai pas d'excuse en fait. J'ai pas d'excuse. Vous avez quand même l'air conditionné ou un système de chauffage.

Jérôme : Oui. Vous voulez ?

Frédéric Beigbeder : Non, pour vous.

Jérôme : Ah oui, tout à fait.

La Foire du Livre

Jérôme : Donc, vous allez à la Foire du livre et pas au Salon du livre.

Frédéric Beigbeder : Oui.

Jérôme : C'est bizarre quand même, « Foire ».

Frédéric Beigbeder : « Salon », ça a un côté plus bourgeois, la tradition des salons littéraires, le 18^{ème}, des gens avec des perruques, qui s'envoient des vanes et tout ça.

Jérôme : Dorothy Parker...

Frédéric Beigbeder : C'est plus chic. Alors que « Foire » me paraît plus refléter ce que c'est vraiment.

Jérôme : C'est-à-dire ?

Frédéric Beigbeder : Un endroit où il y a beaucoup de monde, beaucoup de bruit, qui est assez bordélique et où on circule, où il y a du brouhaha...

Jérôme : Et on vient plus vendre son bouquin que défendre des idées philosophiques.

Frédéric Beigbeder : Exactement !

Jérôme : C'est ça.

Frédéric Beigbeder : Oui. Je trouve ça mal élevé de parler la bouche pleine. Qu'est-ce que je voulais dire... De toute façon, défendre des idées philosophiques, ça peut arriver. Y a des conférences, par exemple. Parfois y'a des conférences, alors on se retrouve devant des gens et on se met à parler de choses assez profondes parfois. Ça peut arriver. Mais dans l'ensemble c'est quand même une foire, une espèce de grand cirque, amusant aussi.

Quelle philosophie de la vie ?

Jérôme : Vous, si on prend la somme de tous vos livres, ils défendent quelle idée, quelle philosophie de la vie ?

Frédéric Beigbeder : La vache ! L'idée que nous sommes perdus. L'être humain est paumé sur une terre dénuée de sens. Ça, ça peut être une idée déjà, une piste de réflexion. C'est compliqué de résumer 10 bouquins en une phrase.

Jérôme : Dénuée de sens ? Vous pensez que la vie, c'est quelque chose de dénué de sens ?

Frédéric Beigbeder : Les personnages de mes romans essaient de trouver un sens à leur vie.



Jérôme : Et vous ?

Frédéric Beigbeder : Mais ils sont un peu perdus, égarés. Ils ne savent pas très bien ce qu'ils font là. Alors, quelques fois il y a une lumière au bout du tunnel. C'est assez rare. Dans la plupart de mes livres, les gens se suicident à la fin quand même. C'est assez triste. Ce qui est curieux, c'est qu'il paraît que c'est marrant à lire, mais c'est assez sombre finalement comme message.

Jérôme : Et vous aussi vous cherchez la voie, comme eux ? Vous êtes perdu comme eux ? Quand on lit « Un roman français », votre dernier livre, on se dit et bien tout de même ce garçon va très mal. Et que ça vous fasse rire en même temps.

Frédéric Beigbeder : Mais oui. Ça me fait toujours rire quand on me dit ça parce que je crois que c'est normal qu'on aille mal en fait. Pour moi, c'est tout à fait normal.

Jérôme : Bienvenue au club.

Frédéric Beigbeder : Je crois qu'aller mal, c'est l'état naturel de l'être humain puisque c'est un animal qui sait qu'il va mourir. Le désespoir est quelque chose d'absolument normal. Ce qui est artificiel, c'est la joie, le bonheur, ça ce sont des moments fugaces et peut-être qu'on écrit pour essayer d'éterniser ces instants de grâce éphémères et provisoires. Pour les capturer, les immortaliser. Mais enfin, être... « Un roman français », il y a des moments de bonheur quand même. Il y a des pages comme la fin qui sont, j'espère, les premières pages de toute ma vie avec une vague, un espoir. Parce que je n'ai jamais écrit de choses optimistes et puis, dans celui-là, il y a quand même des choses optimistes.

Jérôme : Être mal, c'est un état qui vous plaît ?

Frédéric Beigbeder : Non, mais je pense quand même que si on posait la question à la plupart des écrivains, ils répondraient comme moi qu'ils ne vont pas très bien. Et d'ailleurs, je pense que le fait d'écrire trahit un problème. Quand on n'a pas de problème, on n'écrit pas, je crois. Je pense quand même que ce n'est pas tout à fait normal d'écrire. Quelqu'un qui s'enferme, tout seul, devant une page, pour essayer de faire des phrases, c'est qu'il y a un malaise. Le type n'est pas quelqu'un qui est dans son assiette, déjà. Au départ. Donc, c'est des gens un peu bizarres. C'est pour ça d'ailleurs que « Foire », je reviens à notre conversation de départ, « Foire du livre », eh bien, c'est un terme très bien choisi parce que finalement, il n'y a pas une grande différence entre une Foire aux livres et un asile psychiatrique. Tous les gens qui s'intéressent aux livres, que ce soit comme lecteurs ou comme auteurs, sont tarés. Voilà. On peut dire ça d'une manière assez claire. C'est la Foire aux dingues, la Foire des fous. Une espèce de mascarade.

Mes auteurs préférés

Jérôme : Dis-moi qui tu lis, je te dirai qui tu es. C'est qui vos auteurs préférés ?

Frédéric Beigbeder : Ah ! Je devenais chiant, là.

Jérôme : Non, c'est dans le même sens justement, on va savoir...

Frédéric Beigbeder : Mes auteurs préférés ?

Jérôme : ... si c'est cohérent.

Frédéric Beigbeder : Ça change tous les jours mais bon, je dirais en ce moment parce qu'il est mort récemment, J.D. Salinger me touche beaucoup et j'ai relu tous ses livres, parce qu'on



m'a beaucoup sollicité pour en parler et écrire des textes dans les journaux, alors, c'est vite lu parce qu'il n'y a que 4 textes, assez courts, j'ai pris une après-midi, j'ai tout relu et je dois dire que depuis je suis très sous son emprise, je trouve que c'est vraiment formidable, c'est très touchant, très humain, très étrange.

Jérôme : Vous avez fait un documentaire qui s'appelle « L'attrape-Salinger ».

Frédéric Beigbeder : Oui. J'ai essayé de le retrouver dans son petit village, et au dernier moment, je me dégonfle, je n'ose pas sonner à sa porte. Il y a lui... Il y a qui ? J'étais dans le train avec le fils de Françoise Sagan, là, Denis Westhoff qui s'occupe très bien de rééditer les textes de sa mère, Françoise Sagan a beaucoup compté aussi.

Jérôme : C'est vrai ?

Frédéric Beigbeder : Oui, je pense que c'est la nouvelle Colette, c'est un écrivain très pur, très original, qui cherche l'adjectif étonnant à chaque fois, et puis c'est très élégant, très mélancolique, je trouve ça très beau. Finalement, je vous dis, les gens qui vont mal écrivent mieux peut-être, finalement. Alors, si je vous dis Salinger et Sagan, ça fait deux écrivains qui commencent par S.

Jérôme : Oui. Ça fait deux joyeux lurons.

Frédéric Beigbeder : Dans la vie, oui, je pense que Salinger était assez amusant et je crois que dans sa jeunesse, il était assez fêtard. Sagan toute sa vie a bien aimé la nuit, et se perdre dans différents excès aussi. Et je pense que c'était des gens tristes dans leur œuvre peut-être, mais extrêmement marrants dans la vie.

Se perdre dans les excès de la nuit

Jérôme : Mais les gens qui se perdent dans les excès de la nuit, est-ce que c'est pour autant des gens heureux ? Parce qu'il y a une raison aussi pour laquelle on se perd dans les excès de la nuit.

Frédéric Beigbeder : Oui.

Jérôme : La même pour laquelle on écrit.

Frédéric Beigbeder : Une angoisse, oui. Et une fuite. Et peut-être aussi une quête, parce que je pense, moi je sors depuis, je crois que je sors depuis 30 ans, ça fait 30 ans que je sors, et si je ne cherchais pas quelque chose, ce serait vraiment étrange, donc je crois que je cherche quelque chose, je ne sais pas très bien quoi mais je cherche quelque chose. Et puis, quelques fois, c'est Jay McInerney qui explique ça très bien, quand vous demandez à quelqu'un qui est comme ça bourré, dans un bar, très tard, vous lui demandez si quelqu'un lui manque, eh bien, il a toujours un nom, il y a toujours quelqu'un qui vous manque dans les soirées. Je crois que c'est ça aussi, il faut les titiller un peu mais on finit par avoir des conversations plus intéressantes, je crois à partir de minuit, qu'auparavant.

Jérôme : Oui ?

Frédéric Beigbeder : Oui.

Jérôme : Qui vous manque ?

Frédéric Beigbeder : Là, tout de suite, ma fille. Parce que je la vois un week-end sur deux, c'est le mauvais week-end là en fait, c'est un week-end où je ne la vois pas, donc je suis triste. Mais il y a aussi dans Blondin, un moment, un truc très beau là-dessus. Il ne s'occupait bien



de sa fille et, dans « Un singe en hiver » qui a été adapté au cinéma avec Belmondo, je ne sais pas si vous l'avez vu, c'est génial, il y a Belmondo qui va chercher sa fille dans son pensionnat, et tout, puis quand il la ramène il y a un moment de grande tristesse. C'est très beau. Et juste après, on le voit dans la rue, complètement bourré, avec Jean Gabin, jouer au torero avec les bagnoles. Ils enlèvent leur veste et ils font de la tauromachie avec les voitures. En chantant. Donc, si voulez, là, je pense que j'ai trouvé une bonne scène pour bien que vous compreniez ce que c'est que la nuit : il se bourre la gueule avec son pote et ils font de la tauromachie. Pourquoi ? Parce qu'il a été raccompagner sa fille au pensionnat. Et tout ça est lié. C'est ça, l'émotion de la littérature pour moi. - C'est très joli ici.

Jérôme : Oui. C'est beau.

Frédéric Beigbeder : C'est quoi ?

Jérôme : C'est petit bourgeois. Ce petit cadre petit bourgeois de Bruxelles.

Frédéric Beigbeder : Ah, c'est pour ça. Je suis un bourgeois, moi.

Jérôme : Assumé, hein ?

Frédéric Beigbeder : Oui. Et...

Jérôme : Y'a pas de mal.

Frédéric Beigbeder : Dès que je vois des arbres, des hôtels particuliers, des petits jardins, des prostituées, tout ça, je me sens vraiment chez moi.

Bourgeois ou petit bourgeois ?

Jérôme : Ça vous emmerde le mot « petit bourgeois » ?

Frédéric Beigbeder : Petit bourgeois ? C'est petit qui me gêne un peu.

Jérôme : Ça, c'est bourgeois ici, y'a gros bourgeois là-bas.

Frédéric Beigbeder : Voilà moi je préfère haute bourgeoisie, rêveuse bourgeoisie. Mais petit bourgeois, il y a un côté étriqué qui est un petit peu... triste.

Jérôme : Trop petit pour vous.

Frédéric Beigbeder : Non, mais c'est-à-dire ce serait faux parce que j'ai eu beaucoup de chance, j'ai grandi dans un milieu qui n'était pas petit bourgeois, donc ce serait un mensonge. C'est tout. Je dois assumer le passé qui est le mien.

Jérôme : En même temps, y'a pas de mal.

Frédéric Beigbeder : Non. C'est vrai, mais je veux dire par exemple, mon copain Houellebecq, il parle de la classe moyenne et de la petite bourgeoisie parce qu'il connaît le sujet. C'est très important de savoir se définir quand on prétend se mettre à écrire des bouquins et de savoir d'où on parle parce que sinon c'est le début de la merde, quand on commence à mentir...

Jérôme : Vous, vous êtes né le cul dans le beurre. C'est ça ?

Frédéric Beigbeder : Oui. En France, on dit une cuillère d'argent dans la bouche, ou le cul bordé de nouilles. Ou bien... qu'est-ce qu'il y a d'autre ? C'est ça, je ne sais plus. Après, évidemment, le problème de ça, c'est que toute votre vie, si vous vous lamentez, on se fout de votre gueule.

Jérôme : Ah oui, parce que vous êtes bien né, vous n'avez pas le droit d'être malheureux, évidemment.



Frédéric Beigbeder : Pas le droit de vous plaindre, exactement. Pas le droit de vous plaindre.

Jérôme : C'est bizarre.

Frédéric Beigbeder : Ne pas se plaindre, sourire tout le temps, faire semblant d'être heureux, c'est un des grands sports de la bourgeoisie. Il est interdit d'être malheureux.

Jérôme : Pourquoi vous, vous assumez ?

Frédéric Beigbeder : C'est très récent. Je ne l'assume que depuis le dernier livre. Auparavant, je faisais... j'étais très bourgeois dans ma façon de nier mes problèmes et de faire comme si tout allait bien, comme mes parents et mes grands-parents pour qui tout roulait tout le temps.

Jérôme : Avoir de la force.

Frédéric Beigbeder : Oui. Sauver les apparences. Sourire sur les photographies et...

Jérôme : Mettre un couvercle sur la casserole.

Frédéric Beigbeder : C'est ça, oui.



De la cocaïne sur le capot d'une Bentley

Jérôme : Quand est-ce que la casserole a commencé à fuiter ?

Frédéric Beigbeder : Moi, je pense, là récemment, c'est mon arrestation par la police, en train de me droguer dans la rue, qui a quand même été une sorte de révélateur, où je me suis dit bon...

Jérôme : Vous preniez de la cocaïne sur le capot d'une Bentley.

Frédéric Beigbeder : Voilà. Tu as plus de 40 ans, tu fais ce genre de chose un peu de manière...

Jérôme : Adolescente.



Frédéric Beigbeder : Exhibitionniste, suicidaire, et adolescente, et idiote, donc demande-toi ce qui t'a emmené dans cette cellule crasseuse...

Jérôme : De garde à vue.

Frédéric Beigbeder : Oui. Je ne sais pas très bien ce qui se passe à Bruxelles, si on fait ça, il faudrait faire le test.

Jérôme : 800.000 gardes à vue par an en Belgique.

Frédéric Beigbeder : Ah donc, c'est très dur, comme chez nous.

Jérôme : Et on est 13 millions d'habitants.

Frédéric Beigbeder : D'accord, donc c'est 3 fois ou 4 fois pire.

Jérôme : Je ne sais pas, en tout cas je pense qu'il y a 800.000 gardes à vue par an.

Frédéric Beigbeder : Il y a 60 millions d'habitants et il y a 800.000 gardes à vue en France. Autant. Il y a autant de gardes à vue en Belgique qu'en France, donc c'est 4 fois plus en proportion. Donc, je ne vais pas déconner ce soir. C'est bon à savoir. Oui, c'est pas rigolo du tout, la Belgique en fait.

Jérôme : Si. Mais si ! C'est près de tout monsieur. Bien sûr, c'est rigolo la Belgique. C'est un pays plutôt...

Frédéric Beigbeder : Si on vous met au commissariat aussi facilement...

Jérôme : Ca m'étonne ce chiffre, peut-être que c'est moi qui fait une erreur. Le chiffre que j'ai c'est 800.000. Je fais peut-être une erreur.

Frédéric Beigbeder : Et vous avez déjà été arrêté vous ?

Jérôme : Non.

Frédéric Beigbeder : Coup de chance.

Jérôme : Oui. Vous, ça vous a coupé le souffle ?

Frédéric Beigbeder : Non, c'est pas ça. Vous me demandiez pourquoi tout d'un coup, vous vous êtes dit - tiens, je vais assumer le fait que la chance que j'ai eue dans mon enfance n'est peut-être pas si chanceuse que ça. Eh bien, en fait, ce qui a déclenché ça, cette envie de se souvenir et de réfléchir sur mon passé, sur ma famille, sur mon pays, c'est quand on m'a arrêté. Je ne sais pas pourquoi. Il y a d'autres personnes, c'est autre chose, un accident de bagnole, j'en sais rien, ou tout d'un coup...

Jérôme : Mais qu'est-ce que vous avez ressenti ?

Frédéric Beigbeder : Ben, lorsque vous êtes dans une cellule, il y a la claustrophobie qui donne envie de s'évader. Donc, c'est le moment où je me suis dit - tiens, c'est bizarre, je ne me souviens de rien, je ne me souviens pas de mon enfance, à force de l'occulter, je l'ai effacée. Et donc, j'ai commencé à penser que c'était peut-être un sujet de livre. Au lieu de raconter tout le temps des histoires de mec bourré de fric, qui drague des mannequins dans des boîtes de nuit, je vais raconter l'histoire d'un petit garçon, avec son grand-père, sur une plage dans le Sud-Ouest de la France, qui saigne du nez parce que ses parents divorcent. Un truc finalement moins spectaculaire, peut-être plus chiant, mais plus intime, plus vrai et plus sincère. Et j'étais persuadé que je ne le faisais que pour moi et que ça n'intéresserait personne.

Jérôme : C'est vrai ?



Frédéric Beigbeder : Oui. Et puis, bon. Mon éditeur a d'ailleurs, .. quand j'ai dit - bon le roman que je vous avais promis, haut en couleurs, je ne vais pas vous le faire, je vais vous faire un livre sur un petit garçon, ils ont un petit peu fait la gueule au début.

Les menottes, c'est très désagréable dans le dos

Jérôme : Prison de St Gilles, faites gaffe !

Frédéric Beigbeder : Ah !

Jérôme : Allez, je vous ai sorti un bon petit manuel de survie en garde à vue, si jamais ça vous arrive à Bruxelles.

Frédéric Beigbeder : Elle est jolie, cette prison.

Jérôme : Oui. On vous y emmènera si vous voulez.

Frédéric Beigbeder : Non, mais c'est vrai, sans blaguer. Vous iriez à la prison de la Santé à Paris...

Jérôme : Dites ça aux gens qui sont dedans.

Frédéric Beigbeder : Oui, non, mais j'imagine que c'est très dur mais c'est, c'est étonnant parce que l'architecture...

Jérôme : C'est un bâtiment incroyable.

Frédéric Beigbeder : Hein, l'architecture, on dirait une sorte de faux château néo-gothique, on se croirait dans un film de James Ivory et alors... donc, qu'est-ce qu'il... non, mais maintenant que j'ai testé, je sais ce qu'il ne faut pas faire. Il ne faut surtout pas répondre aux policiers, et puis il faut prévoir des vêtements chauds. Moi j'y ai été en janvier, donc il faisait 0° dans ma cellule, donc pendant 36h, je grelottais, donc il faut être bien habillé, chaudement...

Jérôme : Ils ne vous ont pas filé une couverture ?

Frédéric Beigbeder : Une couverture qui sentait le vomi, oui. Je me suis quand même emmitouflé dedans.

Jérôme : Vous leur avez fait la gueule aux flics ou vous leur avez répondu ? Vous avez gueulé ?

Frédéric Beigbeder : J'ai... Non.

Jérôme : Vous savez qui je suis ?

Frédéric Beigbeder : En fait, ils m'avaient reconnu et ils ont été plutôt cool. Au contraire, c'était des conversations surréalistes, sur la littérature, sur les écrivains emprisonnés, on parlait de Sade, de Jean Giono à la Libération, qui a eu l'idée du Hussard sur le toit dans sa cellule de prison, oui, la conversation c'était vraiment très érudit, j'ai eu de la chance. J'ai pas été tabassé, sans doute parce que je suis blanc. Et bourgeois. Mais j'ai eu les menottes quand même. Les menottes, je vous le signale, c'est très désagréable dans le dos. Là, ça va mais quand c'est dans le dos...

Jérôme : Ça fait mal ?

Frédéric Beigbeder : Ça fait mal, oui.

Jérôme : Vous l'aviez mérité, sale gosse.

Frédéric Beigbeder : Oui, en fait, je conteste un peu la loi là-dessus. Je suis plus pour la libéralisation de ces choses-là.



Jérôme : Vous êtes pour la liberté de se détruire si on en a envie ?

Frédéric Beigbeder : Exactement.

Jérôme : La liberté de chacun de décider.

Frédéric Beigbeder : Oui, et je crois qu'il y a une dérive un peu bizarre, notamment en France, sur le plan des libertés, parce que maintenant tout est interdit, quasiment tout est interdit.

C'est pour ça que j'adore regarder une série américaine qui s'appelle « Mad Men » où on voit des gens dans les années 60, l'époque où tout était permis. Je fantasme beaucoup sur les années 60. Je crois qu'on n'a pas de chance d'être né dans les années où les libertés rétrécissent. Enfin, c'est cyclique, ça reviendra. C'est vrai que la Hollande n'est pas loin. Apparemment, ils sont plus cool.

Barbie, j'étais fasciné par cette fille

Frédéric Beigbeder : Oh, une poupée Barbie, comme c'est gentil.

Jérôme : Pourquoi ?

Frédéric Beigbeder : Je pense que... c'est un hasard, les choses qui sont là ?

Jérôme : Pourquoi ? Ça fait référence à vous en quoi ?

Frédéric Beigbeder : J'ai écrit un petit texte sur la poupée Barbie, il y a longtemps, où j'expliquais que quand j'étais petit, je détestais jouer avec des Lego ou des jeux de société genre Monopoly et tout ça, par contre j'étais fasciné par cette fille. Mais ça ne veut pas dire, j'espère, je ne sais pas ce que ça veut dire, ça veut dire, en tout cas je cherchais beaucoup à savoir ce qu'il y avait sous ses jupes. Je crois que je suis un obsédé sexuel de naissance quasiment.

Jérôme : Ah oui. Ça ne vous a pas encore quitté ? L'obsession.

Frédéric Beigbeder : Non... J'aimerais bien. J'aimerais bien faire, vous savez, les cures, que ? Tiger Woods vient de faire une cure...

Jérôme : Une cure de désintoxication sexuelle.

Frédéric Beigbeder : Ça me fascine.

Jérôme : Moi, ce que j'aimerais bien, c'est d'avoir une raison de faire une cure de désintoxication sexuelle.

Frédéric Beigbeder : Je me demande ce qu'on leur fait là-dedans. Qu'est-ce qu'on leur fait ? On leur met des électrodes sur les testicules ?

Jérôme : Je ne sais pas.

Frédéric Beigbeder : Je me disais peut-être on leur met, vous savez, un film de cul ou une strip-teaseuse devant eux...

Jérôme : Et ils ne peuvent pas bander.

Frédéric Beigbeder : Si jamais ils sont excités, décharge électrique.

Jérôme : Possible.

Frédéric Beigbeder : Parce que là, Tiger Woods, il est quand même sorti dans un drôle d'état. Il a fait une conférence pour s'excuser d'avoir eu ce comportement, d'avoir trompé sa femme et demandé pardon...

Jérôme : C'est un lavage de cerveau puritain probablement.



Frédéric Beigbeder : C'est atroce. Ça m'a rappelé la fin d' « Orange Mécanique », quand le personnage sort et qu'il est là, complètement hagard, le cerveau complètement lavé.

Jérôme : C'est ça aussi que vous cherchez la nuit ?

Frédéric Beigbeder : Les filles ?

Jérôme : Les femmes, la séduction, le sexe... Ça fait partie de la quête ?

Frédéric Beigbeder : Moi, je ne suis pas...

Jérôme : Ou vous cherchez l'âme.

Frédéric Beigbeder : Je suis trop timide, en fait. Ce qui me plaît, c'est la magie d'une rencontre, je suis un peu comme une fille pour ça. Je ne suis pas obsédé de l'acte sexuel en lui-même, mais plus j'ai envie qu'il y ait quelque chose de sentimental, de beau, de romantique qui se passe. Je sais que c'est ridicule...

Jérôme : De séduire.

Frédéric Beigbeder : Mais pas, non... je trouve que ça donne une idée de conquête avec des stratégies de manipulation, en fait non, vraiment c'est d'être charmé. J'aime bien l'idée que tout d'un coup, il y a un moment de féerie. C'est plus facile, la nuit. Parce qu'on ne voit pas très clair, on ne voit pas les détails et on peut être charmé, il peut se passer quelque chose d'un peu merveilleux.

Pourquoi vous avez décidé d'écrire ?

Jérôme : Pourquoi vous avez décidé d'écrire ? Parce que vous disiez tout à l'heure, quand on écrit, c'est qu'on va mal. Vous, vous vous souvenez du moment où vous avez pris un bic ou pas, et vous avez mis sur la feuille, voilà, maintenant je pose l'acte.

Frédéric Beigbeder : Oui. Juste après le départ de mon père, j'avais 8 ans, il a décidé de nous emmener en voyage très loin, en Indonésie, avec mon frère, et moi j'ai emporté un cahier et j'ai commencé à écrire tout ce qui se passait, jour après jour : lundi voilà ce que j'ai mangé au petit déjeuner, etc... et ce virus n'a jamais été guéri depuis. J'ai besoin de consigner sur le papier ce que je vis. C'est une maladie. J'ai attrapé cette maladie à 8 ans. Alors Dieu merci, ces cahiers ont disparus et ne seront jamais publiés parce que ça n'a pas un intérêt fou, je crois que je disais beaucoup de mal de mon frère, et puis je racontais les paysages, ce qu'on voyait, mais je les ai perdus. On a déménagé souvent. Donc c'est une sorte de... vous savez c'est comme une infirmité d'avoir besoin de mettre noir sur blanc ce qui se passe. Je ne sais pas pourquoi, c'est très curieux, c'est un mystère.

Jérôme : C'est un plaisir l'écriture ?

Frédéric Beigbeder : Parfois. La plupart du temps non, c'est très difficile.

Jérôme : C'est vrai ?

Frédéric Beigbeder : Oui, c'est très difficile, c'est pénible... Je lisais dans le train un entretien de Patrick Modiano où il disait ça, il disait que c'était affreux, il écrit le moins souvent possible, pendant 1h par jour et après, il va se promener. C'est ce que je fais, je suis un petit peu... enfin je ne suis pas besogneux, je suis plutôt, je suis prêt à trouver n'importe qu'elle excuse pour ne pas le faire mais je dois le faire. Dans le train, il y avait aussi Amélie Nothomb. Vous connaissez.

Jérôme : Elle est besogneuse.



Frédéric Beigbeder : Elle est connue dans votre pays. Elle, elle c'est différent, elle travaille de 4h à 8h du matin tous les jours je crois.

Jérôme : Tout à fait.

Frédéric Beigbeder : C'est discipliné. Chacun sa technique.

Jérôme : Certains diraient névrosée. 4h du matin, 8h du matin, se lever pour travailler.

Frédéric Beigbeder : Si elle ne le fait pas, elle se sent très mal. C'est drôle, hein ? Non, ce qui est vrai c'est qu'un écrivain, quand il n'écrit pas, se sent très mal. C'est vrai. La question après, c'est quels sont les horaires, moi j'ai pas vraiment d'horaire mais il faut que je le fasse, ça c'est sûr.



Ecrivain et critique littéraire

Jérôme : Et le fait d'être à la fois écrivain et critique littéraire, parce que vous l'avez fait à la télévision, vous le faites pour des magazines, pour Voici notamment, ce qui est un choix très étonnant pour un garçon aussi cultivé que vous, enfin, branché.. C'est marrant d'être sur Canal+ et Voici à la fois. Je trouve ça superbe, mais c'est étonnant.

Frédéric Beigbeder : Oui, en fait, je ne méprise pas le grand public, je trouve que c'est assez amusant d'écrire sur Joyce ou sur Patrick Modiano dans un magazine qui est très populaire. Je ne transforme pas ma manière d'écrire, j'écris tout à fait pareil quand je fais un article dans Le Figaro Littéraire ou Le Monde et quand je le fais dans Voici. C'est la même personne qui...

Jérôme : Vous êtes le seul en France à travailler des fois pour Le Monde, des fois pour Voici.

Frédéric Beigbeder : Peut-être que je suis le seul oui, c'est vrai, parce que là j'ai fait un grand papier dans Le Monde récemment et je me suis dit, je dois être un des seuls quand même, oui je ne pense pas que des journalistes de Voici travaillent au Monde. Mais bon.

Jérôme : On vous a dit : ne le fais pas ? Ne va pas travailler à Voici, Frédéric !

Frédéric Beigbeder : On me le dit souvent mais c'est vrai que ça, ça me donne encore plus envie. Parce que j'ai cette espèce d'esprit de contradiction ... Mais critique et écrivain, je pense que c'est dans mon cas nécessaire. J'ai besoin de lire les autres, de voir ce qui est publié et d'en parler. Je pense que ça nourrit beaucoup mon travail. C'est curieux. Je comprends tout à fait qu'on puisse trouver ça étrange. D'autres auteurs ne lisent que des classiques morts et enterrés depuis longtemps, moi j'ai besoin de lire tout ce qui se fait, de surveiller, je m'intéresse beaucoup à ce qui se produit de nouveau dans la littérature, que ce soit en France, en Amérique, dans tous les pays.

Jérôme : Vous préférez la littérature française ou américaine ? Ou vous ne faites pas de distinguo.

Frédéric Beigbeder : Il y a quelques années je vous aurais répondu américaine, sans hésiter, et puis je crois que maintenant je commence à comprendre que c'est bien aussi la petite musique de sa propre langue et j'en ai un peu marre de ne lire que des traductions. Je pense que les Américains travaillent plus que nous, qu'ils sont plus construits, qu'ils ont plus d'idées originales, que nous on fait un peu dans l'ensemble des choses un petit peu conservatrices je trouve, pas très inventives et puis souvent nombrilistes, mais malgré tout j'aime bien lire ma langue. C'est comme ça. J'aime le français.

Les écrivains sont tous des impuissants qui se vengent sur le papier

Jérôme : Vous ne regrettez pas l'époque de la pub ?

Frédéric Beigbeder : Non. Pas du tout. Parce que j'aime la liberté. Dans la pub, je n'étais pas libre. Il fallait que je fasse ce que le client voulait. C'est très agréable le jour où ça s'arrête.

Frédéric Beigbeder : Vous ne voulez pas un petit bonbon ?

Jérôme : « *Regardez-moi dans les yeux, j'ai dit dans les yeux* ». C'est vous, ça.

Frédéric Beigbeder : Oui.



Jérôme : Vous en avez fait une autre, c'était « Vous avez demandé le futur, de patienter... », c'est ça ou un truc dans le genre ?

Frédéric Beigbeder : « *Vous avez demandé le futur, ne quittez pas* ». Bouygues Télécom.

Jérôme : C'est très bien ça « *Vous avez demandé le futur, ne quittez pas* ». C'est très bien.

Frédéric Beigbeder : Il y avait aussi pour Eurostar, « *Pourquoi aller de Roissy à Easthrow quand on peut aller de Paris à Londres* ».

Jérôme : Pas mal ! Vicieux.

Frédéric Beigbeder : « *Ceux qui peuvent, agissent. Ceux qui ne peuvent pas, écrivent* », William Faulkner.

Jérôme : Alors.

Frédéric Beigbeder : Ils sont intellos, vos bonbons.

Jérôme : « *Ceux qui peuvent, agissent. Ceux qui ne peuvent pas, écrivent* ». Acte de faiblesse presque alors.

Frédéric Beigbeder : Il n'a pas tort, les écrivains sont tous des impuissants qui se vengent sur le papier. J'ai remarqué, souvent, qu'on écrit parce qu'on est un peu nul à l'oral. Là, vous pouvez vous en rendre compte, je bredouille un peu...

Jérôme : Vous avez plutôt la parole facile.

Frédéric Beigbeder : Vous trouvez ? Je suis un peu fatigué. Je pense par exemple que si j'écrivais une nouvelle sur notre rencontre, ça serait plus brillant, moins laborieux, moins bègue.

Jérôme : Autre phrase alors. Autre boule.

Frédéric Beigbeder : D'accord. « *De nos jours tout le monde a forcément à un moment ou un autre de sa vie, l'impression d'être un raté* », Michel Houellebecq. Oui, je trouve ça très juste.

Jérôme : C'est un écrivain dont vous vous sentez proche ?

Frédéric Beigbeder : Très. Et je pense qu'il a eu une grosse influence sur plusieurs de mes livres. 99 francs surtout. Probablement.

Jérôme : Quelle est l'influence de Houellebecq ?

Frédéric Beigbeder : Déjà il m'a décomplexé sur le fait de parler de l'entreprise. Parce que c'est un des premiers avec « Extension du domaine de la lutte » à avoir décidé que c'était intéressant d'écrire un roman qui se passe au bureau. Et non pas dans un château ou dans un endroit imaginaire. Au bureau, là où la plupart des gens se font chier tous les jours. Donc moi je me suis dit - tiens, il m'a ouvert une voie, moi je vais raconter ce que c'est qu'une agence de publicité et comment on fait des réunions qui n'ont aucun intérêt et comment on souffre au bureau.

La vie qui me conviendrait

Jérôme : Et là ça a été un succès et un coup redoutables.

Frédéric Beigbeder : Sans doute parce que la vie des gens, c'est ça. Les gens se lèvent, ils prennent un bus, ou un métro et ils vont travailler.

Jérôme : Vous êtes fier d'avoir évité cette vie-là ?



Frédéric Beigbeder : Je ne suis pas fier, je suis heureux d'en être sorti parce que quand je faisais ce métier, j'étais malheureux, frustré, aigri.

Jérôme : Oui mais en même temps vous dites que vous écrivez parce que vous êtes malheureux. Vous ne savez pas ce que vous dites.

Frédéric Beigbeder : Non, je ne suis pas guéri mais c'est vrai que ça ne me convenait pas comme vie, je préfère la vie d'aujourd'hui où je me lève à l'heure que je veux. ..

Jérôme : Vous la cherchez la vie qui vous conviendrait encore ?

Frédéric Beigbeder : Bien sûr.

Jérôme : Vous n'avez aucune idée ?

Frédéric Beigbeder : C'est-à-dire que...

Jérôme : Une madame, un enfant, un chien... Non ? C'est pas pour vous ?

Frédéric Beigbeder : Non, j'ai une amoureuse, j'ai un enfant, donc j'ai déjà ça. J'ai pas de chien, j'ai une chatte...

Jérôme : Comme Barbie.

Frédéric Beigbeder : Barbie n'en a pas.

Jérôme : C'est vrai.

Frédéric Beigbeder : C'est tout lisse. Est-ce que je cherche la vie qui me conviendrait ? Oui sûrement. On fait tous ça, toute notre vie et puis le jour où on la trouve, on meurt. C'est gai ! Non, je pense que... moi je fonctionne bizarrement, c'est-à-dire que quand je sens que tout est calme et que ça y est, je suis apaisé, je suis dans un endroit agréable, avec des gens que j'aime, que tout va bien, que j'ai bien dîné et tout, à ce moment-là il faut que je foute tout en l'air. C'est bizarre, hein ? J'ai tellement peur de m'emmerder, c'est affreux.

Woody Allen, c'est un génie absolu

Frédéric Beigbeder : J'en regarde une autre encore ?

Jérôme : Allez.

Frédéric Beigbeder : Alors, « *Le sexe entre deux personnes c'est beau, entre cinq personnes, c'est fantastique* », Woody Allen.

Jérôme : Il a raison, Woody.

Frédéric Beigbeder : Mais ça me surprend de sa part parce que je ne crois pas qu'il soit échangiste, mais souvent dans ses films, il est assez libertin et il a des personnages qui ont une maîtresse, une autre femme, une double vie, donc peut-être qu'il veut dire ça, entre deux personnes c'est bien, mais avoir cinq femmes en même temps dans des immeubles séparés et mentir aux cinq et trafiquer des trucs, ça c'est fantastique.

Jérôme : En tout cas, ça fait une intrigue. Ça fait un film. C'est un cinéaste dont vous êtes client ?

Frédéric Beigbeder : C'est joli, ça !

Jérôme : Ce sont les étangs. C'est beau hein.

Frédéric Beigbeder : Très joli. Là pour le coup, on se croirait à Amsterdam.

Jérôme : C'est vrai, un petit peu.

Frédéric Beigbeder : Amsterdam, Bruges. Je ne suis jamais venu ici.

Jérôme : C'est vrai ? Place Flagey ? Ici ?



Frédéric Beigbeder : Non. Jamais venu, c'est très beau.

Jérôme : C'est magnifique, cet endroit.

Frédéric Beigbeder : Alors, Woody Allen, oui, c'est du... voilà, Woody Allen c'est du, c'est tout. C'est simple.

Jérôme : Quel film ?

Frédéric Beigbeder : C'est un génie absolu. Je les aime tous. Je ne sais pas, en ce moment je suis encore ébloui par le dernier, « Whatever works », je trouve ça génial, déjà ce titre, le truc, écoutez, du moment que ça marche, whatever works, si ça marche pour vous, c'est bien.

Alors soyez pédé, soyez avec trois femmes en même temps, soyez en couple, soyez seul, faites ce que vous voulez, du moment que ça fonctionne, allez-y. Pourquoi ? Parce que vous allez mourir, alors profitez maintenant que vous êtes là et n'écoutez surtout pas les schémas et les structures préétablies qu'on vous inculque, la religion, la famille, on s'en branle, whatever works !

Jérôme : Vous avez réussi à vous libérer de ça ? Des schémas.

Frédéric Beigbeder : Je ne sais pas. Je serais prétentieux de dire ça. C'est très compliqué, surtout avec mon éducation extrêmement catholique.

Jérôme : C'était si rigoureux ?

Frédéric Beigbeder : Non. Parce que je suis un enfant des années 60 mais malgré tout c'est compliqué de s'échapper d'une éducation bourgeoise catholique classique. Je me situe toujours par rapport à elle, c'est-à-dire que si jamais je me drogue toute la nuit, d'une certaine manière, c'est pour désobéir aussi à cette éducation, donc lui obéir à l'envers. C'est compliqué de résoudre ces trucs-là

L'amour est une sale manie

Jérôme : Est-ce que vous avez la Bible chez vous ?

Frédéric Beigbeder : Oui, bien sûr.

Jérôme : Est-ce qu'elle est dans votre chambre ?

Frédéric Beigbeder : Oui. Mais c'est un très bon livre. Il y a de très belles choses. Le Cantique des cantiques, c'est une merveille. Je pense que ce qui peut aider, c'est l'art et la psychanalyse. La psychanalyse, ça peut marcher, parfois. Alors, on en prend encore un ou...

Jérôme : Allez-y.

Frédéric Beigbeder : « *L'amour n'est pas un sentiment, c'est un art* ». C'est joli, ça. Paul Morand. Vous choisissez bien, les auteurs que j'aime. Je ne sais pas, c'est bizarre, ça doit être un hasard. Dans une boîte à bonbons. L'amour n'est pas un sentiment, c'est un art. Je suis tout à fait d'accord. Tout à fait d'accord.

Jérôme : C'est par l'art qu'on peut se libérer. Donc, c'est joli.

Frédéric Beigbeder : Oui. Ça tombe bien. Je dirais que l'amour c'est une... oui, l'amour c'est un... une drogue, une illusion, une mauvaise habitude, une manie, une sale manie.

L'amour est une sale manie.

Jérôme : Personnage cynique !

Frédéric Beigbeder : Non, parce que c'est en même temps très romantique. Je cherche toujours à y croire, à ce que ça marche, à ce que ça dure.





Jérôme : Est-ce qu'on vous a brisé le cœur ? Vraiment ?

Frédéric Beigbeder : Bien sûr ! Oui. Très tôt. A 9 ans, c'était déjà fait.

Jérôme : Elle s'appelait comment ?

Frédéric Beigbeder : Isabelle Miraille, la fille du garde-barrière à Guethary.

Jérôme : Guethary c'est la maison de famille.

Frédéric Beigbeder : Oui, dans le Sud-Ouest. Donc super canon, les yeux bleus, grande, mince, très mignonne et elle n'en avait rien à foutre de ma gueule, mais rien ! Quelle conne ! Je l'ai revue d'ailleurs, maintenant elle a 40 ans, elle a toujours des beaux yeux bleus...

Jérôme : Et ?

Frédéric Beigbeder : Et elle est mariée avec un type costaud, elle a des enfants.

Jérôme : Elle ne vous regrettait pas.

Frédéric Beigbeder : Elle est toujours bien. J'avais l'œil parce que j'en connais pas beaucoup des filles qui sont aussi bien à 9 ans qu'à 40 ans. Peut-être qu'elle changera d'avis, on ne sait pas, dans 20 ans. Et là je lui foutrais le râteau, la vengeance, vraiment là, c'est un plat qui se mange froid !



Jérôme : Allez, prenez la dernière boule alors.
Frédéric Beigbeder : C'est très joli, ce quartier.
Jérôme : Très.
Frédéric Beigbeder : C'est Flagey ?
Jérôme : Oui, c'est les alentours de la Place Flagey.

Il faut imaginer Sisyphe heureux

Frédéric Beigbeder : « *Je dois m'occuper d'être heureux* », Albert Camus.
Jérôme : Je dois m'occuper d'être heureux.
Frédéric Beigbeder : Oui, vous voyez, on peut faire une balade en taxi et dire des choses profondes. Camus à un moment, je crois que c'est dans « L'homme révolté », ah non, dans « Le Mythe de Sisyphe », il dit : il faut imaginer Sisyphe heureux. Eh bien cette phrase-là m'a toujours intrigué. Parce que Sisyphe, c'est le mec qui se fait le plus chier au monde ; il pousse un rocher jusqu'en haut d'une montagne et chaque jour, le rocher redescend, et le lendemain il faut refaire le même boulot inutile, et c'est ça le bonheur. Selon Camus. Intéressant comme théorie de malade. Ta vie n'a aucun sens, tu souffriras tout le temps pour faire quelque chose qui ne sert à rien, et c'est ça le bonheur, man !
Jérôme : Si tu le prends positivement.
Frédéric Beigbeder : Exactement ! Eh bien, moi j'aime bien ça. J'aime bien Camus. Je trouve que c'est chouette qu'un play-boy qui fumait des clopes et qui draguait se soit retrouvé Prix Nobel. Je trouve que ça donne de l'espoir à beaucoup de gens.
Jérôme : Vous, le fait d'avoir eu le Prix Renaudot par exemple, c'est quelque chose qui vous a boosté, donné confiance, excité ?
Frédéric Beigbeder : Oui. Je serais menteur si je disais non. Je sais que c'est plus chic de dire qu'on s'en fout mais moi ça m'a touché énormément.
Jérôme : Je suis reconnu.
Frédéric Beigbeder : C'était surtout d'être encouragé. Voilà. D'avoir des vieux, intelligents, quand même qui lisent pas mal, et qui disent : ce petit con malgré sa tête à claque, fait un petit travail que nous avons envie de reconnaître entre nous, lors d'un déjeuner, très arrosé. Ça fait plaisir.
Jérôme : Est-ce que vous alors, vous vous dites : ça va, je ne suis pas qu'un petit con ?
Frédéric Beigbeder : Voilà, exactement, c'est exactement ce que j'ai ressenti. Putain, pour qu'ils me le donnent à moi, ça a dû être dur, il a fallu franchir beaucoup d'obstacles. Le type, il est né dans une famille riche, il écrit des trucs sur des discothèques, des histoires de décadence et tout ça, pour que quand même on lui file à lui, ça a dû être... Voilà, ils ont surmonté ces handicaps nombreux, donc c'est peut-être qu'il y a quelque chose. Ça fait plaisir.
Jérôme : Eh bien, je vous remercie. D'être venu.
Frédéric Beigbeder : Merci beaucoup. C'était très bien, merci. Je suis ravi, je suis arrivé. C'est là la Foire du machin ?
Jérôme : Oui.
Frédéric Beigbeder : Ok. A bientôt. Merci, au revoir

